

# LE CŒUR TAMARIN

 Roman 

Jean-Pierre de Langlard

Copyright © 2019  
Jean-Pierre de Langlard  
Tous droits réservés.  
ISBN : 9781079615739

## DEDICACES

*À ma mère et mes sœurs Marie-Claire et Martine.*

*Petit clin d'œil au passage à mes petits camarades, anciens de  
l'escorteur d'escadre « Guépratte », de la Marine nationale des années  
71/72.*



## TABLE DES MATIERES

I Le Boulevard de la Source .....	1
II Les fêtes de fin d'année .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
III Le Tricentenaire de l'île .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
IV Les Golden Stars .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
V Le cyclone Ella.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
VI La vie continue.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
VII Les derniers mois dans l'île .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
VIII Les premiers jours à bord .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
IX L'Afrique de l'Est .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
X En passant l'Équateur .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XI L'automne à Balaruc.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XII Le Traquenard.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XIII La Cité d'urgence .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XIV L'avenue Chappe .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XV Hourtin.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
XVI Épilogue .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
FIN .....	<b>ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.</b>



Bien qu'inspirés en partie de faits réels, les personnages et situations décrits dans cet ouvrage sont purement fictifs.

## REMERCIEMENTS

Remerciements aux Archives Départementales de la Réunion.

Au Journal de l'Île de la Réunion, pour les coupures de journaux mis à disposition du public aux archives départementales.

Remerciement également à Wikipédia et ses contributeurs.

Remerciements la mairie de Balaruc-les-Bains, et de la ville de Chelles, pour leur site Internet et leurs documentations.



## I

### Le Boulevard de la Source

Valentin dévalait à toute vitesse ce sentier qui menait à une petite clairière – chemise ouverte, flottante au vent comme un drapeau –, au risque de se casser la figure sur cette sente particulièrement sinueuse et accidentée.

Ce chemin était parsemé de grosses roches en partie enfoncées dans le sol ; mais dont la partie émergente représentait une réelle menace pour quelqu'un qui viendrait à buter sur l'une d'elles. Mais le jeune homme – dont la seule préoccupation était de retrouver sa dulcinée – n'en avait cure, et courait comme un voleur qui aurait toute une caserne de gendarmes à ses trousses.

C'est alors qu'un chien surgit juste devant lui. Lancé comme un bolide, Valentin chercha à éviter l'animal, en faisant un écart qui mena son pied tout droit sur une roche. Le choc provoqua un joli vol plané du jeune homme qui termina sa course dans un fourré agrémenté de belles épines qui firent vite connaissance avec sa peau.

À peine ce dernier – qui était en train de se frotter les mains sur les parties de son torse rougies par les égratignures – se releva, qu'il sentit une violente piqûre dans le cou, une autre sur la joue ; il avait mis le nez dans un joli nid de guêpes. Ces dernières – qui n'aiment guère être dérangées – entreprirent de manifester leur mécontentement sur la peau de l'infortuné garçon qui avait déjà eu son compte avec les épines et ne réclamait pas spécialement un supplément. Mais allez donc faire comprendre cela à des guêpes en colère. De surcroît, Valentin ne parlait pas leur langue, alors, la seule solution était de courir vite, très vite. C'est ce qu'il fit, tout en remuant les bras dans le vide comme un damné pour tenter de dissuader ces gentilles petites bestioles de poursuivre leur révolte ; passant à toute vitesse entre les arbres, écartant leurs branches de ses mains pour éviter

d'en prendre une en pleine poire, c'eût été la goutte de trop..., celle qui a pour mauvaise habitude de faire déborder le vase !

Au bout du chemin, le fuyard aperçut enfin la mer. C'est à cet endroit que ce sentier débouchait sur cette petite clairière qui, tel un belvédère, offrait une vue imprenable sur la ville de Saint-Denis et l'océan Indien. C'est à cet endroit qu'il retrouvait, à l'abri des regards indiscrets, sa Géraldine. C'est là que souvent le soir après le travail, il venait lui parler d'amour, de bonheur, d'avenir..., c'était le moment béni de la journée.

Géraldine était assise sur l'herbe, adossée à un gros tamarinier, arrachant machinalement de petites fleurs, de petites herbes, le regard au loin à l'horizon, perdu dans le bleu du ciel et de la mer ; les pensées vers celui qui avait, à ce moment précis, maille à partir avec les guêpes. Ses cheveux blonds flottaient au vent, en de vagues ondulées, l'aveuglant parfois, lorsqu'ils se collaient sur ses beaux yeux bleus.

Tout à coup, le bruit des pas de course de son bien aimé la fit se retourner, elle le vit débouler du sentier, le visage tout rouge. Couleur provoquée autant par sa course folle que par les piqures de guêpes et d'épines combinées. Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Après avoir repris son souffle, il lui offrit ses lèvres pour un long baiser. Oubliant sa douleur, le jeune homme serra sa bienaimée à l'en étouffer.

Après un baiser, qui dura une éternité, les amoureux s'écartèrent l'un de l'autre, et la jeune fille regarda le visage de son amoureux en fronçant les sourcils.

« Tu t'es battu contre une armée de guêpes ou quoi ? lui demanda-t-elle sur un ton pince-sans-rire.

— C'est exactement ça, répondit Valentin. D'ailleurs, je M'demande si le combat est vraiment terminé. »

Il jeta un bref regard en arrière, ne voyant plus la moindre trace de guêpe à l'horizon, il en conclut que ses petites ennemies avaient signé l'armistice.

« Ouf ! Elles sont parties. Eh ben tant mieux !

— Ben dis donc ! elles t'ont pas raté mon pauvre gâté ! ajouta Géraldine avec un sourire moqueur.

— C'est ça, paie-toi ma tête, je rigolerais deux minutes si elles revenaient à la charge et te donnaient la part qui te revient tiens. »

La jeune fille éclata de rire, puis, retrouvant son sérieux, elle tenta de reconforter son petit ami qui en avait bien besoin.

« Mais non, je ne me moque pas mon gâté. Ça doit être douloureux, non ?

- Ça..., tu l'as dit, et attends, ça va enfler aussi, répondit Valentin.
- Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Géraldine, compatissante.
- Ma foi, je n'en sais trop rien.
- Bon ! ben viens, on va s'asseoir », dit-elle, en prenant la main de son amoureux.

Ils se dirigèrent vers un tamarinier qu'ils considéraient comme « leur » arbre. D'ailleurs, ils avaient gravé leurs initiales au milieu de deux cœurs entrecroisés dans l'écorce, immortalisant en quelque sorte leur amour, le baptisant, par là même : *Le Cœur tamarin*.

Géraldine passa la main affectueusement dans les cheveux de son bien aimé, tout en regrettant de ne pas connaître de remède miracle pour soulager les douleurs de ce dernier. Le seul remède en sa possession était l'amour qu'elle avait pour lui. Ensemble, sous leur arbre favori, ils regardaient le jour s'en aller pour laisser place à une douce et chaude nuit, avec pour compagnons : le vent tiède des tropiques et les oiseaux pépiançant dans les arbres, leur chantant une exquise mélodie, accompagnés par l'orchestre philharmonique du bruissement des feuilles.

Valentin de Labarre – qui venait de fêter ses quinze printemps – était issu d'une famille d'ouvriers, autant dire pauvre, et travaillait comme manœuvre dans une entreprise de bâtiment et travaux publics dont le patron était un certain monsieur Damien, qui avait pour unique enfant, une fille qui répondait au doux prénom de Géraldine, âgée de quinze ans, elle aussi. Les deux ados s'étaient rencontrés au collège, et lorsque Valentin dut quitter l'école pour aider sa mère à subsister – après le départ de son père –, Géraldine, tout naturellement, l'avait incité à se faire embaucher dans l'entreprise familiale, afin qu'ils puissent se voir aussi souvent que par le passé.

À l'île de la Réunion – en cette période du XX<sup>e</sup> siècle que l'on a baptisé : les *sixties* –, la distinction sociale s'était substituée à celle raciale. Dans cette île tropicale, depuis l'abolition de l'esclavage en 1848, les différences se faisaient progressivement sur des critères de rang social. Malheureusement, Géraldine et Valentin ne « jouaient » pas dans la même cour, mais ils s'aimaient, et c'était bien là le problème. Au regard de la situation, il valait mieux que leur amour restât caché. Pour un « Monsieur » du niveau social de monsieur Damien – qui avait l'appellation de *Gros blanc* –, il eût été effectivement malséant que sa fille fréquentât un manœuvre maçon.

À cette époque, lorsque l'on possédait une voiture – c'était le cas des Damien, ils en avaient même deux – et la télévision dans le salon, on était alors d'un niveau social qui devenait sélectif, voire très sélectif quant à ses fréquentations ; comme se plaisait à dire monsieur Damien : « On ne mélange pas les torchons et les serviettes. »

La Réunion est encore une jeune enfant, culturellement et historiquement parlant. Car si l'île – entant qu'entité géographique – est née, il y a de cela trois millions d'années, on ne retrouve la première trace de passage d'un être humain (officiellement), en ces lieux, que le 9 février 1513. Il s'agit d'un navigateur portugais répondant au nom de Pedro de Mascarenhas qui accosta sur une des côtes de l'île le jour de la Sainte Apolline, et qui lui donna sa première appellation *Santa Apollonia*. Le navigateur laissa son nom à l'archipel tout entier comprenant : Maurice, Réunion, Rodrigue, et quelques autres petites îles, sous l'appellation, *les Mascareignes*.

Pendant, cette île demeura inoccupée, elle n'était apparemment pas d'un grand intérêt pour les Portugais, qui n'envisagèrent jamais de l'occuper. Si le contraire s'était produit, les Réunionnais seraient des Apoloniens et parleraient le portugais. Et, il y a fort à parier qu'elle serait, de nos jours, indépendante ; mais l'histoire en a décidé tout autrement.

Ce sont des mutins venus de Fort Dauphin – ville du sud-est de Madagascar (aujourd'hui *Tôlanaro*) – qui furent les premiers occupants de l'île en 1646. Déportés sur ce caillou perdu dans l'océan Indien – en représailles à une sédition dont ils se furent rendus coupables à Fort Dauphin – ils furent donc les premiers habitants de l'île, malgré eux, et cela jusqu'en 1649 ; date à laquelle on revint les chercher pour les ramener à Madagascar.

En 1663, Louis Payen – natif de Vitry-le-François – fut le premier habitant « volontaire » de l'île en compagnie d'un autre Européen, dont l'identité demeure incertaine, et dix Malgaches, dont trois femmes. Deux ans plus tard, Louis Payen quittait l'île pour regagner la Métropole. Après un certain temps passé dans les prisons anglaises, il finit par revenir dans sa ville natale, où il termina son existence en ermite (hermite avec l'orthographe de l'époque).

Mais l'occupation officielle de l'île fut l'installation d'Étienne Regnault (ou Renaud selon les récits de Souchu de Rennefort, dans « Histoire des Indes orientales »), à la tête d'un détachement de vingt hommes en 1665. En compagnie d'un certain Baudry, marchand de son état, demeuré en ces lieux par obligation, car son état de santé ne lui

permettait pas d'effectuer le voyage vers Fort Dauphin, sa destination initiale. Voilà donc, brièvement, le début de l'histoire réunionnaise.

Ce dimanche, Valentin s'affairait depuis six heures du matin à réapprovisionner la réserve d'eau, avant de se préparer pour aller à la messe dominicale. C'était le genre de corvée à laquelle il ne pouvait s'y soustraire, puisqu'ils vivaient à quatre : Maïté, sa mère, Marie-Claude, sa sœur aînée, Ilena sa cadette et lui dans la case. Papa étant parti voir s'il faisait meilleur sous d'autres cieux, cette tâche incombait inévitablement au seul homme de la famille. Mais le fils de Labarre le faisait bien volontiers. Sa mère ayant suffisamment à faire avec le ménage, la cuisine et la préparation du linge pour la messe, aidée en cela par sa fille aînée Marie-Claude. Quant à la petite Ilena – à peine âgée de six ans –, elle n'était, de toute évidence, pas encore « taillée » pour les besognes ménagères.

La messe du dimanche faisait partie du folklore. Certains y venaient par conviction, d'autres pour se montrer, ou pour d'autres encore, c'était l'opportunité de colporter les ragots. Bien souvent, les gens avaient la langue beaucoup plus déliée hors de l'église que pendant les prières. Pour les jeunes comme Valentin, c'était l'occasion de se retrouver entre copains. Pour le jeune homme, c'était aussi l'occasion de voir sa bienaimée. Mais juste la voir, car, généralement, bien encadrée par la mère et le patriarche, elle n'avait guère le loisir de lui parler à ce moment-là. Mais peu importe, la voir seulement, c'était déjà le rayon de soleil de la journée.

La corvée d'eau terminée, Valentin pouvait se consacrer à sa toilette dominicale. La salle de bain était à ciel ouvert. En fait, il s'agissait d'un petit cabanon constitué de trois panneaux de tôle et de bois, ainsi qu'une toile de jute en lieu et place de porte, le tout formant un carré, ceci, afin d'avoir un semblant d'intimité. À l'intérieur, il y avait tout simplement un bac, dans lequel on versait de l'eau bouillante que l'on mélangeait avec de l'eau froide, et cela servait à la fois de lavabo pour la toilette du haut, et ensuite, de baignoire (de très petite contenance), pour le bas.

Après une bonne toilette, il se mit sur son trente-et-un, selon la formule consacrée. Il était tout excité à l'idée de revoir sa dulcinée dans sa belle robe blanche du dimanche.

« Allez ! Dépêche-toi ! dit la mère à son fiston, on va être en retard et on sera debout pendant toute la messe, j'y tiens pas vraiment.

— Oui, m'man ! j'arrive ! »

Valentin se passa délicatement les mains enduites de gomina dans les cheveux et redressa soigneusement la *banane* qui lui tombait sur le front. Ah ! la banane ! Cette fameuse coiffure qui faisait fureur au début des *sixties*, si vous n'aviez pas de banane, vous étiez fatalement une poire.

Même si cette coiffure vivait là son chant du cygne – poussée vers l'oubli quelque temps plus tard, par la fameuse coiffure *Beatles*, accompagnée de la fameuse casquette du même nom, de même que par les non moins fameuses bottines... toujours *Beatles* –, la célèbre banane laissa une marque indélébile dans la jeunesse des *sixties*.

La petite famille arriva devant l'entrée de l'église de l'Assomption de Saint-Denis ; et se dépêcha de trouver une place. Apercevant le clan Damien, Valentin attira sa mère vers le rang voisin, afin de pouvoir regarder sa dulcinée de temps à autre. Après le traditionnel signe de croix – qui relevait davantage du chasse-mouches que du signe religieux –, il tourna la tête vers elle et leurs sourires s'envoyèrent alors un message qu'eux seuls pouvaient comprendre. Le père Damien n'y vit que du feu, ce fut tant mieux pour les jeunes gens.

La messe prit fin dans un brouhaha indescriptible où le motet liturgique couvrait à peine le bourdonnement des fidèles. Valentin profita de la cohue pour s'éclipser et tenter de retrouver sa petite chérie. S'approchant du trio Damien, il vint les saluer.

« Bonjour, M'sieur Damien ! Bonjour, M'dame ! ... Bonjour Géraldine, fit un Valentin quelque peu intimidé.

— Tiens ! bonjour Labarre, répondit monsieur Damien, fais pas trop la fiesta cette après-midi, hein ! il faudra être en forme demain matin, on démarre un nouveau chantier.

— Non, pas de problème patron, je serai en forme demain, vous inquiétez pas », répondit le jeune homme passablement agacé par les recommandations de son patron.

« Pff ! Il pense qu'au boulot c'lui-là », se dit Valentin.

Lui ne pensait pas qu'au boulot, mais à cette jeune fille qui plongeait son regard dans le sien, un regard qui finit par agacer monsieur Damien.

« Bon, allez, on s'en va ! dit-il en tirant sa fille par la main.

— Bon dimanche M'sieur Dame ! dit Valentin.

— Bon dimanche Valentin ! répondit la dame. »

Géraldine se retourna une dernière fois pour regarder son bien aimé, mais se fit rappeler à l'ordre vite fait bien fait.

« Regarde devant toi ! » lui dit son père, sur un ton des plus péremptaires, le même avec lequel il donnait des ordres à ses ouvriers. Le trio s'éloigna sous le regard un peu triste du jeune homme.

Les Labarre rentrèrent directement chez eux après la messe ; dans leur case en tôle. Case en tôle, Cabane, mesure, etc., des expressions variant selon les lieux, mais signifiant la même précarité pour leurs habitants. Peu importe l'appellation, ces petites cahutes en tôle, sans eau, ni électricité, avec une cuisine au bois et des toilettes pour le moins rudimentaires – généralement, un petit cabanon abritant seulement un trou pour accueillir les déjections, un plancher avec un trou pour permettre aux occupants de la case de s'accroupir au-dessus, et des journaux qui faisaient office de papier hygiénique –, ces petites cases étaient des lieux qui n'avaient aucun confort, mais une âme.

Le bois pour la cuisine, il fallait aller le chercher dans les forêts en amont du Boulevard de la Source. La cuisine, de quatre mètres sur deux environ, était située juste en face du logis. Le foyer de cuisson était des plus sommaires : deux gros parpaings, distants d'un mètre environ, servaient de support à deux barres de fer disposées parallèlement, qui servaient elles-mêmes de support aux différents ustensiles de cuisson. Au-dessus du foyer, presque sous le toit, une barre de fer – dont la longueur était sensiblement égale à la largeur de la cuisine – était pourvue de crochets au bout desquels pendaient du lard et des saucisses en fumaison (durant les périodes fastes).

Malgré cette condition de vie difficile, et d'hygiène quasi inexistante, la joie de vivre l'emportait bien souvent sur les conditions de précarité extrême ; surtout les dimanches. Si en Métropole, c'était le jour de la poule au pot – comme l'eût prôné ce cher Henri IV en son temps –, à la Réunion, c'était le jour du cari poulet accompagné de haricots rouges, le tout agrémenté par un rougail tomates (ça décoiffe !). Ah ! le rougail tomates ! Un Zoreil qui y goûte pour la première fois, emprunte aussitôt la couleur du mets qu'il vient d'ingurgiter, tel un caméléon, il change de couleur dans la minute qui suit.

La petite mettait la table, pendant que sa mère prenait son petit *coup d'sec* en fumant sa clope. Le p'tit coup de sec – que les hommes avalaient généralement d'un coup sec (d'où son nom) –, c'était essentiellement, à l'époque, du rhum ou du punch, car c'étaient les seuls alcools pécuniairement abordables pour les pauvres. Ce spiritueux a un petit quelque chose du volcan de l'île. Là encore, celui qui n'est pas habitué, il lui faut faire très attention, car après consommation, la « décoiffe »

s'accompagne généralement de « déménagement », avec une grande incertitude quant à son lieu de résidence.

La mère était heureuse de se retrouver là, ce dimanche, avec sa petite famille, et exprimait son bonheur à voix haute en chantant pour accompagner la voix nasillarde de la radio qui diffusait un tube de Sacha Distel : « Oh ! Maman, quel scandale si papa savait ça [...] » Ses enfants la regardaient chanter et danser avec un sourire rempli de tendresse et d'indulgence ; car de toute évidence, leur mère ne serait jamais en tête d'un hit-parade. Valentin, Lui, ses idoles n'étaient pas françaises, c'étaient les stars outre-Atlantique et outre-Manche, parmi lesquelles, une bande de gamins insolents venue de Liverpool.

Début d'après-midi, Valentin s'apprêtait à faire connaissance avec les combats de coqs. Il n'avait jamais voulu assister à ce qu'il appelait une boucherie, mais devant l'insistance de son ami Quentin, il avait accepté d'en voir un, juste une fois ; pour ne pas mourir idiot, comme on dit. Pas vraiment de gaîté de cœur, à en juger par son enthousiasme similaire à celui d'un gugusse qui accompagnerait un proche au cimetière.

À Saint-Denis, le dimanche après-midi, il n'y avait pas vraiment de choses très excitantes à faire lorsque l'on était pauvre. La plage de sable, avec possibilité de baignade, la plus proche pour faire trempette, se trouve à une trentaine de kilomètres de là. Si l'on n'avait pas de voiture – et c'était le cas de la majorité des Réunionnais des sixties –, ce n'était même pas la peine d'y songer.

D'ailleurs, comme beaucoup de jeunes qui habitaient loin des lagons, Valentin n'avait jamais pris un seul bain de mer de son existence ; aussi paradoxal que cela puisse paraître. Il s'était hasardé à tremper quelques fois les pieds dans l'eau du côté du Barachois, mais sans jamais vraiment se baigner, c'était un coup à servir de mangeaille aux requins ce genre de plaisanterie ; d'autant que non loin de là se trouvait un abattoir qui jetait les restes d'équarrissage à la mer, ce qui avait pour effet d'attirer davantage la gent *squaline*.

Alors, on s'occupait comme on pouvait. Outre le cinéma, ou parfois les matchs de football, la distraction favorite, était d'aller traîner du côté du Barachois ; haut lieu de promenade en bord de mer, de drague, ou encore de parties de pétanque. Mais ce jour-là, Quentin avait décidé d'emmener son pote Valentin assister à un combat de coqs, sa passion, avec le football.

Les deux compères prirent place autour du *rond* (gallodrome). Les paris allaient bon train. Quentin demanda à son ami s'il n'avait pas envie de

mettre une petite pièce sur un des coqs, qui, selon son pronostic, avait toutes les chances de gagner. Valentin fit un hochement de tête négatif. Déjà, voir ce spectacle, cela ne l'enchantait guère, si en plus il fallait parier sur la victoire de l'un et gagner de l'argent sur la mort de l'autre, là, c'en était trop pour lui. Et puis, ce qu'il se garda bien de dire à son ami, c'est que ses moyens financiers ne lui permettaient pas de s'adonner à des jeux de hasard.

Le combat débuta dans le grondement sourd des conversations des spectateurs, où les uns et les autres parlaient du vainqueur probable, sous le regard dubitatif de Valentin qui se demandait encore ce qu'il faisait là. De temps à autre, un olibrius se levait et hurlait quelques mots d'encouragement pour l'un des « combattants », comme si ces bêtes pouvaient le comprendre.

Au bout de quelques minutes de combat, un des gallinacés creva un œil de son infortuné adversaire, faisant gicler son sang. Valentin se retourna en se cachant le visage pour ne pas voir le carnage. Quentin était ravi, son coq venait de gagner, et il s'apprêtait à empocher une belle somme d'argent. Le garçon manifesta son enthousiasme sous le regard attristé de son ami.

« T'as vu ça Vava ? T'as vu comme il lui a mis un coup d'ergot dans la gueule ? Totoche<sup>1</sup> ! Ça, c'est un coq bataille !

— Comment pouvez-vous prendre du plaisir à regarder des bêtes s'entretuer ? Allez ! viens, on s'en va, dit Valentin à son ami en le tirant par le bras.

— Attends ! faut que j'encaisse moi d'abord, répondit ce dernier.

— Bon, OK, je t'attends dehors, reprit Valentin.

— D'accord, j'arrive. »

Quelques minutes plus tard, un vacarme, accompagné de bruits sourds provenant de l'intérieur, attira l'attention de Valentin. Il se retourna et pénétra à nouveau dans l'enceinte. Il ouvrit de grands yeux en voyant son ami subissant un tabassage en règle de la part de trois individus passablement éméchés.

Il fonça dans le paquet et distribua des coups dans tous les sens comme un enragé. Devant la force du jeune homme, les trois malfrats s'enfuirent, et Valentin put s'occuper de son ami bien mal-en-point. Le jeune homme, malgré son jeune âge, était déjà, ce que l'on peut appeler une « belle plante », avec son mètre soixante-quinze, pour un poids de 75 kg.

---

<sup>1</sup> Ce mot est considéré comme grossier à la Réunion, mais est employé fréquemment pour marquer l'étonnement, la stupéfaction.

Il prit son pote par le bras et l'emmena vers l'extérieur. Sur le chemin, ils pressèrent le pas, car un éventuel retour des mauvais perdants, avec du renfort, n'était pas à exclure.

Malgré la douleur dans tout le corps, Quentin dut se résoudre à marcher vite, voire courir ; avec un bras passé autour du cou de son ami pour soutien. Ils s'éloignèrent, tandis que Valentin se promettait de ne jamais remettre les pieds dans un lieu aussi sordide.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers leur quartier du Boulevard de la Source situé dans les hauts de la ville de Saint-Denis. Ce que l'on appelait « Boulevard de la Source », à cette époque, ne désignait pas seulement le boulevard en lui-même, mais tout ce qui se trouvait en amont. Dans ces sentiers épars et non carrossables, où se nichaient, à droite et à gauche, des cabanons ou des cases en tôle, ces habitations n'avaient pas à proprement parler de rue ou voie digne de ce nom, alors, tous avaient pour localisation : numéro *tant* du Boulevard de la Source. En fait, le Boulevard de la Source, était plus un quartier qu'un boulevard. Valentin et sa petite tribu vivaient au trente-trois (comme chez le docteur).

Chemin faisant, ils rencontrèrent deux copines du coin : Camille et Françoise. Cette dernière leur proposa de venir chez elle afin de prodiguer quelque soin à leur copain dont le visage prenait, peu à peu, un petit air de boxeur en fin de combat.

La petite troupe pénétra dans la maison de la jeune fille sous les exclamations interrogatives de la mère et chef de famille des lieux : « Mon Dieu ! Coçak la rive a ou ? (mon Dieu ! mais que t'est-il donc arrivé ?) » demanda-t-elle à Quentin qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance et, à qui elle avait eu l'occasion de torcher son petit derrière alors qu'il n'était encore qu'un bébé.

« Il s'est fait tabasser par une bande de cagnards<sup>2</sup> », répondit Valentin.

Camille joua les infirmières en herbe, passant de l'eau oxygénée et du Mercurochrome sur le visage tuméfié du jeune homme, pendant que ce dernier contait ses mésaventures – entre deux grimaces de douleur –, sous les yeux d'une assemblée attentive, interrompu seulement par les « ôté ! ... Ma fille... ! » (exclamations d'étonnement) des femmes.

Après avoir écouté le récit de Quentin, la mère de Françoise s'en retourna bavarder avec sa voisine assise sur un tabouret en bordure du chemin, comme le faisaient souvent les femmes dans l'île. Les trois quarts du temps, c'était pour elles l'occasion de « tailler un costard » aux gens qui passaient devant chez elles, et elles aimaient ça. Chaque fois que l'une

---

<sup>2</sup> Voyous, individus peu recommandables.

disait quelque chose à l'oreille de sa compagne à propos de la tenue vestimentaire, du comportement d'un passant ou de quelque chose d'autre qui leur paraissait saugrenue, cela se ponctuait par de grands éclats de rire. À la Réunion, cela s'appelle du *moucatage*<sup>3</sup>.

Le groupe de jeunes gens, pendant ce temps, s'était scindé en deux : le couple Camille-Quentin et les deux autres. Le jeune homme, qui avait beaucoup apprécié les soins et la douceur des mains de Camille, ne tarda pas à le lui faire comprendre en la remerciant à sa manière ; manière que l'on aurait pu qualifier de *casanovienne*. Un peu gênés, Françoise et Valentin se retirèrent dans la pièce d'à côté, et se mirent à bavarder de tout et de rien.

La jeune fille tenait le bras de Valentin, mais ce dernier se gardait bien de l'encourager dans ses investigations. Elle n'avait jamais caché son béguin pour le jeune homme, mais celui-ci avait toujours repoussé ses avances, lui disant qu'il n'était pas libre, que son cœur était déjà pris. Cela, Françoise le savait depuis longtemps, depuis le collège. Elle en crevait de jalousie et éprouvait une détestation à la puissance mille à l'égard de Géraldine ; cette dernière lui volait son amour.

L'après-midi s'acheva bien mieux qu'elle n'eût commencé ; remettant ainsi un peu de baume au cœur des garçons qui en avaient bien besoin.

Lundi, quatre heures trente, Valentin se leva. Les cheveux en bataille, il sortit de la case et se dirigea vers la cuisine. La lueur du feu de bois lui signifia que sa mère était déjà debout. Elle préparait la gamelle de son fiston.

« Tiens, je t'ai mis un peu de cari poulet d'hier avec du riz, des haricots et du rougail.

— Merci m'man », fit le garçon en déposant une bise sur le front de sa mère.

Il se dirigea ensuite vers le bac à eau pour une toilette des plus sommaires. Une toilette complète aurait été inutile, vu que dans les heures qui suivraient, il serait couvert de ciment ; alors, la propreté et l'élégance, à quoi bon ?

Après un bon kilomètre dans la nuit noire, avec pour seul éclairage, la lumière de la torche électrique, Valentin et Quentin – qui s'étaient retrouvés à leur lieu de rendez-vous habituel – arrivèrent enfin dans la partie éclairée du parcours.

---

<sup>3</sup> Moquerie

« C'est pas trop tôt, dit Quentin ! Y en a marre de donner des coups de pied dans les roches. »

Valentin opina du chef.

« On a beau être habitué, mais ça fait mal quand même », ajouta-t-il.

Les chaussures étant réservées aux seuls samedis, dimanches et jours fériés, la semaine, c'était la bonne vieille semelle naturelle qui était de rigueur ; ou alors les tonges, mais ces derniers étaient loin d'être une garantie contre les *coups de congn*<sup>4</sup>.

Les deux jeunes gens, chemin faisant, discutaient de l'avenir. Leur rêve ? fonder une famille, bien sûr. Mais surtout, faire en sorte que leurs enfants ne connaissent jamais les marches pieds nus sur le bitume brûlant et les bidonvilles insalubres. Ils aimeraient devenir un jour patron de leur entreprise. Mais avant cela, il y avait l'apprentissage de la vie et de leur métier..., dur apprentissage !

Géraldine fut réveillée par le bavardage des ouvriers attendant le signal de départ de la journée, devant chez elle. Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre, l'entrebâilla légèrement, juste de quoi apercevoir son amour en bas, devant la maison.

Le contremaître arriva et le chargement du camion put commencer. Les ouvriers portaient des sacs de ciment de trente-cinq kilos sur les épaules pour charger le camion. Pour des gaillards comme Valentin, cela ne posait pas trop de problème, mais pour d'autres, qui marchaient recourbés, le dos tout entier servant de support au sac, ce n'était pas vraiment une partie de plaisir ; dur labeur pour commencer la journée !

Le chargement terminé, ils sautèrent dans la benne et le véhicule quitta la cour des Damien. La jeune fille retourna sur son lit, sortit du tiroir de la table de nuit un acrostiche en alexandrin de son Vava et le lut pour la énième fois ; comme pour être plus proche de lui.

---

<sup>4</sup> Coup donné involontairement dans une pierre, une roche, ou tout autre obstacle.

## GÉRALDINE

Grand, mon amour pour toi, ô rose sans épines.  
Épanouie au jardin, comme envoyée du ciel.  
Rien n'est plus comme avant, en cette aube divine,  
Avec tes yeux azur, tes cheveux en soleil.  
Le vent souffle ton parfum, que mon cœur opine,  
Donnant à mon être, ce qu'elle a de merveille.  
Insouciant ton sourire quand il me taquine,  
Nonobstant mes tourments à nul autre pareil.  
Elu de ton cœur, j'en suis heureux **Géraldine**.

Et comme à chaque fois, à la fin de la lecture, elle serrait contre sa poitrine le précieux manuscrit.

Cet acrostiche en alexandrin, Valentin l'avait écrit sur les bancs de la troisième du collège de la Rivière (Saint-Denis). Le garçon était pratiquement nul dans toutes les matières, mais particulièrement à l'aise lorsqu'il s'agissait d'écrire, et la poésie était un des domaines où il excellait. Pour l'occasion, il est vrai qu'il avait bénéficié d'un sérieux coup de main de la part de sa prof de français, et cela se voyait.

Labour ! Rarement ce terme fut aussi judicieusement approprié pour désigner ce travail de maçonnerie en ce début du mois de décembre ; c'est l'été dans l'hémisphère sud. Sous un soleil de plomb, il fallait soulever sans cesse des parpaings et des sacs de ciment. La sueur des hommes, se mélangeant au ciment, coulait sur leur corps tel un ruisseau de boue et donnait un supplément d'inconfort à ce travail qui n'en manquait pas. Le tout, agrémenté par les gueulantes d'un contremaître qui avait parfois tendance à confondre chef de chantier et despote.

Dans ce contexte, le déjeuner du midi arrivait toujours un peu comme un moment de répit. Ils allaient pouvoir souffler un peu, et surtout, se remplir l'estomac pour pouvoir attaquer l'après-midi dans de bonnes conditions ; car, comme chacun sait, un sac vide cela ne tient pas debout.

Assis en cercle, les ouvriers attaquèrent de main ferme leur repas. Sur les chantiers, souvent même à la maison, dans les familles modestes, les couverts étaient facultatifs, on aurait même pu dire carrément inutiles. La plupart du temps, les gens mangeaient avec la main – sauf lors de repas endimanchés où, pour les invités, on sortait le service reçu en cadeau de mariage –, il paraît qu'avec les mains l'appétit n'en est que meilleur..., il paraît !

En fin d'après-midi, la journée terminée, l'équipe reprit la direction de l'entreprise Damien. Le camion roulait sur le littoral, sur le chemin du retour, pendant que les ouvriers plaisantaient joyeusement, assis dans la benne. Le labeur terminé, c'était la décontraction totale et l'on profitait de l'occasion pour se chambrer mutuellement ; la mise en boîte étant l'une des distractions favorites des Réunionnais.

Valentin, les cheveux au vent, avait quitté peu à peu la conversation, et ses yeux s'étaient fixés sur cette mer azur. Les reflets du soleil sur l'eau, ainsi que les écumes des petites vagues au loin, faisaient penser à un troupeau de moutons dans une prairie bleue. Tout cela incitait à l'évasion. Bleu du ciel, bleu de l'océan, bleu les yeux de Géraldine... Il n'était pas rare que ses pensées s'envolent ailleurs, bien qu'il fût en compagnie de ses collègues ou amis.

De retour à la maison, Valentin allait pouvoir se faire une vraie toilette pour aller retrouver sa douce Géraldine. Ensuite, en compagnie de ses potes, il irait regarder la télé. C'était un événement, la télévision dans l'île, très peu de gens en possédaient.

Dans le quartier, qui comptait tout de même plusieurs dizaines de cases ou maisons, seulement quatre possédaient la télé. Alors, autant pour rendre service que par fierté, le chef de famille la disposait en face d'une fenêtre donnant sur le chemin, de sorte que les enfants du quartier pouvaient venir regarder *Nounours* ou *Le Manège enchanté* agglutinés devant le grillage de la propriété.

Une fois par semaine, le nombre de téléspectateurs extérieurs battait des records à l'occasion de la sacro-sainte émission *Âge tendre et tête de bois* chère à Albert Raisner. Émission pendant laquelle les jeunes pouvaient découvrir de jeunes chanteurs comme Eddy Mitchell, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, etc.

Après la télé, Valentin regagnait sa case, bien souvent plongée dans le noir ; maman et ses sœurs étant parties depuis belle lurette en voyage *morphéen*. C'était à la lueur de la lampe de poche qu'il prenait place dans son lit, juste à côté de celui de sa petite sœur. Lit étant en l'occurrence un bien grand mot, car il s'agissait tout simplement d'un morceau de tissu rembourré de paille ou de plumes de volatile, disposé à même le sol. Dans la plupart des cases créoles des miséreux, le sol n'était recouvert d'aucun matériau, à part le « salon », où généralement on se devait d'avoir la pièce cimentée et encaustiquée. Ces cases avaient souvent pour tapisserie : les pages de journaux ou magazines, ce qui leur donnait un petit air d'archives de presse.

Si la modernité faisait, tout doucement, son entrée à l'île de la Réunion, cela se voyait surtout chez les gens aisés, car dans les couches profondes et précaires de la population, la case des années soixante était quasiment la même qu'en tout début de siècle. Ces cases qui s'envolaient comme des oiseaux, dès qu'un cyclone dispensait des rafales de plus de cent cinquante kilomètres par heure.

Les jeux des gamins étaient aussi à l'image des cases, c'est-à-dire fabriqués de bric et de broc, bien souvent avec des matériels ayant fait leur temps dans d'autres usages. Un cerf-volant, par exemple, était fabriqué à partir de papier journal, sur lequel on fixait des nervures de feuilles de cocotier séchées, elles servaient d'armature au papier. Une fois confectionné, le cerf-volant était envoyé le plus haut possible, le but du jeu étant d'avoir son cerf-volant plus haut que celui du ou des petits copains, et pour cela, il fallait parfois piquer du fil dans la boîte à couture de maman ; ce qui donnait lieu, bien souvent, à de belles raclées lorsque la mère s'en apercevait. Ceux qui disposaient d'un tout petit peu d'argent de poche pouvaient se payer du papier glacé coloré ; qui était nettement plus joli à voir voler que le vulgaire papier journal.

Les pneus des voitures trouvaient aussi leur utilité après une vie passée sous le châssis d'un véhicule. Les gamins les faisaient rouler avec un morceau bois dans chaque main. Ces bois introduits à l'intérieur de l'enveloppe faisaient subir une pression en avant qui le propulsait, ce qui donnait l'impression au gamin d'avoir une moto entre les mains ; alors que le seul moyen de propulsion de « l'engin » était... ses seules jambes.

Les chambres à air, elles, étaient utilisées comme bouées. Et lorsque l'on disposait d'une chambre à air d'un gros camion, alors, on pouvait tenir à trois ou quatre dessus.

La toupie et les billes étaient aussi des jeux très pratiqués ; enfin, tout ce qui ne coûtait rien ou presque. Les seuls véritables jouets des gamins des pauvres gens étaient ceux que l'on trouvait dans les paquets de lessive Bonux. L'achat de ces paquets de lessive était très, très attendu par les enfants, aussi, lorsqu'ils avaient à s'en servir, ils n'hésitaient pas à exagérer un tout petit peu la dose, afin de faire diminuer le contenu de la boîte le plus rapidement possible ; ce qui n'allait pas sans quelques heurts avec les parents.

Une anecdote amusante à propos de ces lessives qui se livraient à une guéguerre commerciale sans merci : lorsque la marque Génie constata que les ventes avaient chuté de façon spectaculaire à cause du marketing de Bonux ; elle proposa une place de cinéma gratuite à toute personne qui se présenterait avec trois paquets de Génie vides aux guichets des salles

obscur de l'île ; ce qui donna lieu à de sévères fouilles dans les poubelles  
(des riches bien sûr), par les jeunes.